

Connexion, Dépendance et Translation: „Boîte noire” et Théorie tesnièreenne de la Relation Syntaxique

1. „Gibt es Translationen?”¹

Lors du colloque Tesnière de Rouen (19-21/11/92), la théorie et le concept même de translation² ont été la cible d'un certain nombre de relectures et critiques (Perrot, Koch, Krefeld, Lampertz) apparemment justifiées, qui pouvaient faire même douter de sa validité: contrairement à ce qu'a affirmé Tesnière, les éléments transférés ne seraient nullement changés de partie du discours, sauf dans le cas de la dérivation - maigre résultat, peu original, même en 1934. Effectivement, un verbe ou une proposition transférés en substantif ne prennent pas toutes les caractéristiques du substantif, seule change la place qu'ils peuvent occuper dans les structures, cela ne serait-il pas simple affaire de fonction?³

Au premier abord, ces critiques paraissent tout à fait justifiées. Elles appellent cependant deux remarques:

- 1) Il est gênant de trouver si peu de cas où fonctionnerait le concept de translation alors que Tesnière en pose au contraire un grand nombre à l'intérieur du moindre énoncé. Il n'en parle jamais sans un certain lyrisme et avait manifestement le sentiment d'avoir trouvé là quelque chose d'essentiel (cf. J. Perrot au Colloque de Rouen). Enfin, la partie consacrée à la translation occupe près de la moitié des *Eléments* (p. 361 à la fin), alors que la valence ne se voit même pas consacrer une partie séparée, mais est traitée dans la partie sur la connexion. Dans ces conditions, on peut se demander si Tesnière et ses détracteurs parlent bien de la même chose et si la théorie tesnièreenne a été comprise sur ce point, d'autant qu'une partie au moins des arguments qu'on lui oppose ne peuvent lui avoir échappé.
- 2) Les critiques dont la translation fait l'objet s'inscrivent en réalité dans une tendance générale qui a consisté à réinterpréter la théorie tesnièreenne de la relation syntaxique

¹ Pour reprendre le titre de l'article de P. Koch et Th. Krefeld (1993).

² Tesnière présente la translation dans l'*Esquisse* (p. 17) de la manière suivante:

„*LA TRANSLATION*. Dans le groupe le livre rouge, l'épithète rouge a pour rôle de préciser un des caractères du livre qui permet de le distinguer des autres livres (...).

De même dans le groupe le livre d'Alfred, l'élément d'Alfred a pour rôle de préciser un des caractères du livre qui permet de le distinguer des autres livres (...). L'élément d'Alfred joue donc le même rôle d'épithète que rouge. C'est donc l'équivalent d'un adjectif.

Or, est un substantif. Si d'Alfred fonctionne comme un adjectif, c'est donc que l'a transformé en adjectif. Nous donnerons à cette transformation le nom de **translation**”.

³ Qu'est-ce qu'un substantif, demandera-t-on, devenu „syntaxiquement” (*Eléments*, p. 363) un adjectif? Notre réponse serait que la translation d'une partie du discours x en une partie de discours y ouvre à x toutes les fonctions (fondamentales, définitives) de y (Lemaréchal 1989, 63).

en termes plus ou moins fonctionnalistes et à éliminer tout ce qui dans la théorie tesnièreenne concerne les parties du discours ou „catégories” (dès Fourquet). Dans un sens, Tesnière lui-même a donné l'exemple: il n'est pratiquement pas de passage où il soit question de „connexion” sans que quelques lignes plus loin n'apparaissent les termes de „nucléus supérieur” vs „inférieur”, de „régissant” vs „subordonné”, de „déterminé” vs „déterminant”, ou bien un stemma avec un trait de connexion vertical.⁴

Ces relectures fonctionnalisantes (y compris les prolongements dépendantiels) de la théorie tesnièreenne reviennent à mettre en parenthèse tout ce qui concerne les „catégories” (parties du discours), comme étant la partie caduque de son œuvre, en le reversant au bénéfice des „fonctions”. Ici encore, Tesnière lui-même semble inviter à pareille interprétation: les catégories relèvent d'une syntaxe „statique”, les fonctions d'une syntaxe „dynamique”, et le style utilisé ne laisse aucun doute sur la préférence de Tesnière pour ce qui est dynamique (*Eléments*, p. 49-50). Par ailleurs, on doit convenir que ce que Tesnière a écrit des „parties du discours” a effectivement mal vieilli: quand il les définit par leur „contenu catégorique”, il ne fait que reprendre les définitions sémantiques traditionnelles des parties du discours; pas trace de distributionalisme – bien que l'on sache aujourd'hui que Tesnière était au courant des travaux de Bloomfield et de l'école américaine en général.⁵ Que faire, dans ces conditions, des langues sans adjectif, sans adverbe? Seraient-elles déficientes comme Tesnière le suggère (*Eléments*, p. 61)?

Ces lectures de la théorie tesnièreenne nous semblent en fait méconnaître l'originalité de la notion centrale, fondatrice de toutes les autres (translation, valence – dont la dépendance n'est elle-même qu'un effet), qu'est la **connexion**. Le retour à quelques textes tesnériens permet de mieux percevoir l'économie de la théorie et, en particulier, l'importance accordée par l'auteur lui-même à la translation.

2. La connexion au centre de la théorie tesnièreenne

Il suffit de citer les premières lignes de la première partie de l'*Esquisse*, premier état de la théorie (p. 3) réduite à sa lumineuse organisation, pour se convaincre que la connexion est au centre de l'édifice:

CONNEXION. Soit la phrase Alfred chante, combien contient-elle d'éléments?

Deux, répond-on communément: Alfred et chante.

Un seul, hasardent parfois ceux qui sentent l'unité de la phrase.

Trois, dirons-nous, en tenant compte des deux réponses précédentes:

1.- **Alfred**,

2.- **chante**

3.- enfin et surtout, le lien qui unit Alfred et chante, et sans lequel nous n'aurions que deux idées indépendantes, sans rapport entre elles, mais non une pensée organisée.

Nous donnerons à ce lien, sans lequel il n'y aurait pas de phrase possible, le nom de connexion (...)

⁴ Il sera bien question de „connexion horizontale” à propos de l'apposition nominale (ainsi radicalement séparée de l'adjectif épithète), mais cette horizontale n'a pas le poids de tant de verticales, et tout autorise donc la réécriture de connexion en dépendance.

⁵ Cf. le dépouillement en cours de la correspondance de Tesnière par Fr. Madray-Lesigne.

Toutefois, „connexion” pourrait apparaître ici comme un simple équivalent pour „relation syntaxique” s’établissant entre deux termes. Rien non plus ici sur la relation entre connexion et translation; un chapitre entier des *Eléments...*, „Mécanisme de la translation” (Chap. 152, p. 364-365), y est au contraire consacré; Tesnière y précise sans ambiguïté les rapports entre catégories et fonctions:

1. – Dans son essence, la translation consiste donc à transférer un mot plein d’une catégorie grammaticale dans une autre catégorie grammaticale, c’est-à-dire à transformer une espèce de mot en une autre espèce de mot (...)
4. – A son tour, le changement de catégorie a pour effet d’entraîner, ou tout au moins de permettre, un changement de fonction, la fonction des différents mots étant attachée à leur catégorie (...)
6. – Mais cet effet structural n’est pas ce qui caractérise la translation. Ce n’en est que la conséquence, immédiate d’ailleurs, mais de nature différente, parce que structurale et non catégorique (...)
8. – La translation est donc la condition préalable de certaines connexions, mais elle n’est pas la cause directe de la connexion. La connexion est le fait de base sur lequel repose la structure de la phrase simple. Elle s’établit **automatiquement** entre certaines catégories de mots, et elle n’est marquée par rien. Elle est si naturelle qu’il suffit qu’elle soit possible pour qu’elle se réalise.
9. – Le translatif ne connecte pas. Il se borne à transférer, c’est-à-dire à changer la catégorie du transférend. Dès que celui-ci appartient à la nouvelle catégorie, dans laquelle il est versé par le phénomène de la translation, la connexion s’établit d’elle-même.

Ce texte mérite un commentaire détaillé.

Premièrement, à propos de l’expression „espèces de mots”. Il est évident que ce qui compte dans cette expression, c’est „espèce” et non „mots”: Tesnière n’a jamais voulu dire qu’une proposition transférée en substantif était un „mot”; „espèces de mots” est donc à traduire en „espèces de segment”, sachant que ces segments, qui appartiendront aux espèces „adjectif”, „substantif”, „adverbe”, peuvent être des „mots”, mais aussi des segments plus complexes, syntagmes, propositions, etc. D’où, la légitimité de l’extension de la notion de catégorie (partie du discours) à d’autres segments que les mots.

Deuxièmement, un des points essentiels du passage, celui sur lequel Tesnière revient le plus, est que le changement de fonction est second par rapport au changement de catégorie (“le changement de catégorie a pour effet d’entraîner (...), **permettre**, un changement de fonction”, (...) cet **effet structural** (n’est) que la conséquence (...), etc. La mise en perspective du fonctionnel par rapport au catégorique est sans ambiguïté. Tesnière insiste sur la différence de „nature” entre changement de catégorie et changement de fonction. Sans doute, ce qui compte, c’est la partie „dynamique” de la syntaxe représentée par l’étude des fonctions, l’étude des „catégories” n’en est que la partie „statique” (*Eléments*, p. 49-50), mais elle en constitue le cadre préalable. La syntaxe tesnièreenne est d’abord une syntaxe des parties du discours: „la fonction des différents mots” est „attachée à leur catégorie”.⁶

⁶ D’où la légitimité de la notion de „fonction(s) fondamentale(s)” définitoires des différentes catégories (Lemaréchal 1989, 38-39).

Troisièmement, autre mise en perspective encore plus marquante: les prépositions, marques casuelles, subordonnants, etc., ne marquent plus de relation („le translatif ne connecte pas”), mais effectuent seulement le changement de catégorie préalable à la relation. La connexion est une affaire de catégories de segments.

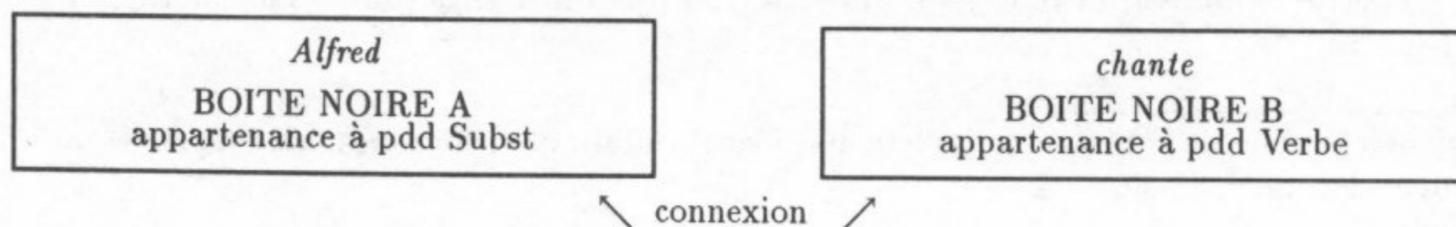
3. Connexion et catégories: „des boîtes (presque) noires”

C'est une fois rappelé ce cadre que la syntaxe tesnièreenne apparaît dans toute son originalité.

Pour caractériser la connexion, Tesnière fait usage de trois mots-clés: 1) la connexion est „automatique”, 2) elle n'est „marquée par rien”, 3) elle est „naturelle”. Ces trois expressions appellent aussi quelques commentaires (et correctifs, à la lumière des quarante ou cinquante ans de recherches linguistiques écoulés depuis la mise en place des concepts centraux de la théorie tesnièreenne, qui remontent en fait à l'immédiat avant-guerre).

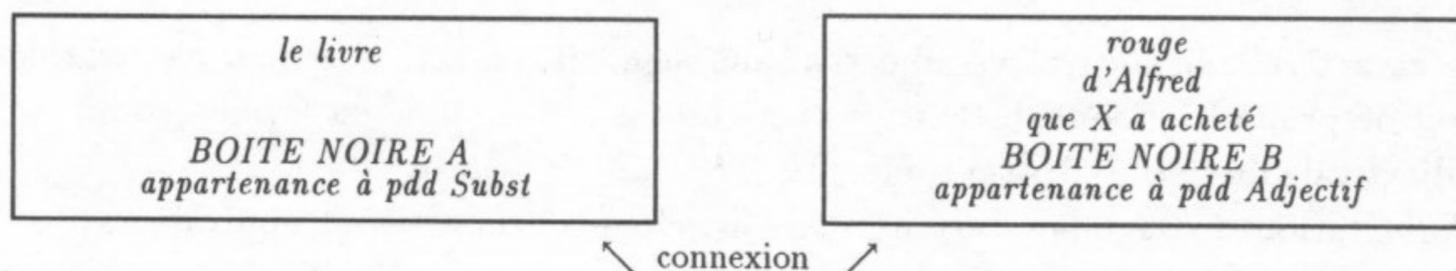
„La connexion (...) n'est marquée par rien” – comprenons: par rien de segmental. Le correctif n'est pas inutile: à l'époque de Tesnière, mais encore aujourd'hui dans beaucoup de théories syntaxiques, il n'est de marques que segmentales. Pourtant, si l'on reprend l'exemple *Alfred chante*, pour que la connexion s'établisse, non seulement 1) il faut qu'*Alfred* appartienne à la catégorie „substantif” et *chante* à la catégorie „Verbe” (ce qui relève bien de marques, catégorielles, stockées avec les catégorisations du lexique, ou dans la grammaire de la dérivation), mais 2) il faut que l'ordre soit bien celui-là – dans **chante Alfred*, pas de connexion (marque séquentielle) –, 3) il faut une certaine intonation – pas de connexion si un *Alfred chante* isolé s'achève sur une intonation suspensive (marque intonative) –; 4) sans compter les contraintes d'accord – **Alfred chantons* –, etc. Il vaudrait mieux parler d'un ensemble de marques (superposées, concomitantes, etc.; cf. Lemaréchal 1983); le plus important reste toutefois que l'idée de connexions „marquées par rien” a le mérite de situer dans une perspective sans précédent le rôle des marques segmentales, ou au moins d'une partie d'entre elles (les translatifs), et de faire ainsi cesser leurs privilèges. Cette conception refoule les „relateurs” à l'intérieur des blocs que constituent non seulement les mots, mais aussi – via les translations – tout segment caractérisable en termes d'appartenance à des „espèces de mots”. La connexion s'établit ainsi entre blocs seulement définis par leur appartenance à des catégories (fonctions fondamentales et valences).

Résumons. Soient deux segments: ou bien la connexion s'établit, ou bien elle ne s'établit pas! Chacun de ces segments apparaît comme des „boîtes noires”, éventuellement opaques morphologiquement:



Ce qui permet aux connexions de s'établir ne peut qu'être une caractéristique globale propre aux segments (d'où la **valence**, qu'il faut, de ce fait, étendre à tous les segments), une notion comme celle de „relateur” entre segments y est en fait littéralement impossible; de là, la nécessité – quand les segments cooccurrents n'ont rien qui permette à la connexion de s'établir – d'une opération, la **translation**, qui „rachète les différences de catégories” (*Eléments*, p. 365).

Si, dans *le livre rouge/d'Alfred/que X a acheté*, la connexion, „marquée par rien”, „s'établit automatiquement”, c'est que la fonction des différents mots est attachée à leur catégorie (fonction fondamentale); si „elle est si naturelle qu'il suffit qu'elle soit possible pour qu'elle s'établisse”, c'est que l'appartenance des deux segments fournissant les nucleus à telle et telle espèces de mots résulte du lexique ou bien d'une translation: ce qui compte, c'est l'appartenance du segment dans sa totalité à telle catégorie. Dans cette mesure, ces segments fonctionnent bien comme des boîtes noires; ne filtrent à l'extérieur que leur appartenance à une catégorie de segments, y compris les valences et orientations caractéristiques de cette catégorie:



Le terme et l'idée de „boîte noire” sont évidemment étrangers à Tesnière, et ne sont utilisés ici que pour faire image.

Nous pensons que c'est seulement replacées dans une telle perspective que connexion, valence et translation s'articulent correctement. Les trois „sous-théories” de la connexion, de la valence et de la translation forment un tout indissociable.

Ce qui précède n'a cherché qu'à proposer, en toute fidélité à Tesnière, une lecture permettant de restituer l'unité de sa théorie syntaxique et la nécessité de ses différentes parties. Nous pensons que la lecture proposée trouve une confirmation dans la façon dont peuvent être étendues des notions comme celle de catégorie (partie du discours) et de valence⁷ non seulement aux nominaux, mais aux subordonnées.⁸ Que l'on veuille bien nous pardonner les développements qui vont suivre, sans doute moins „fidèles” à la lettre de la théorie tesnièreenne, mais propres, nous l'espérons, à en montrer la fécondité et l'actualité.

⁷ A préciser, selon nous, au moyen de celui d'orientation qui, dans l'utilisation que nous en proposons (Lemaréchal 1989, 1992), permet de mieux découpler rangs (premier, second, tiers actants, y compris certains laissés pour compte par Tesnière hors valence) et rôles (agent, „patient”, destinataire, bénéficiaire, etc.), et par là d'intégrer entre autres certains acquis des différentes Grammaires des Cas, de la „Relational Grammar” et de la réflexion sur les types de procès.

⁸ Cf. Lemaréchal 1992.

C'est parce que les segments complexes que sont les subordonnées et leurs équivalents fonctionnent comme des „boîtes noires” caractérisées par leur appartenance à des catégories de segments définies par leurs fonctions fondamentales et des contraintes de valence et d'orientation qu'ils peuvent fournir des constructions équivalentes d'une langue à l'autre⁹ malgré des structures internes tout à fait différentes.

4. Connexion, „boîtes noires” et théorie de la subordination

Qu'y a-t-il de commun entre noms abstraits d'action du français, „noms verbaux complexes”¹⁰ du turc, infinitifs, complétives en *que* du français ou par simple enchâssement de l'anglais? Ou entre participes, relatives à pronom relatif ou relatives par simple enchâssement? Qu'est-ce qui rend possibles certaines commutations à l'intérieur d'une même langue ou le passage entre structures différentes mais équivalentes d'une langue à l'autre? Les théories tesniériennes des parties du discours, de la relation syntaxique, de la translation, donnent des réponses, dans leur forme originelle ou dans des formes précisées ou étendues. Ce qu'il y a de commun entre les complétives et leurs équivalents, ou entre les relatives et leurs équivalents, c'est essentiellement:

- 1) le caractère substantival vs adjectival du segment, caractère acquis par translation soit de proposition en substantif, soit de forme verbale finie en forme „nominale” ou adjectivale du verbe régissant, etc.,
- 2) l'orientation du segment vers un des participants (relatives et équivalents) vs vers l'action elle-même et non plus vers un des participants (complétives et équivalents),

c'est-à-dire des caractéristiques externes de ces segments, résultant certes de leur structure interne, mais selon des stratégies tout à fait différentes selon les langues ou les constructions (enchâssement pur et simple, anaphorique-résumptif amalgamé ou non avec une marque de subordination, dérivation, etc.). Ce n'est pas cette structure interne qui permet directement l'insertion du segment comme épithète vs comme actant du verbe régissant ou comme régime de relateur, mais ses caractéristiques, externes, d'appartenance à une partie du discours et d'orientation (marques catégorielles).

⁹ Ou à l'intérieur d'une même langue entre structures plus ou moins équivalentes, par exemple en français entre participes vs relatives, ou bien entre infinitifs vs propositions en *que*.

¹⁰ Bazin (1978).

Soit, pour les complétives et équivalents:

français:

<i>il annonce</i>	<i>son arrivée</i> <i>qu'il arrivera...</i>
<i>après</i>	<i>que...</i> <i>être arrivé...</i>

anglais:

<i>he announces</i>	<i>that he will come tomorrow</i> <i>he will come tomorrow</i> <i>his arrival</i>
<i>after</i>	<i>he arrived</i>

Segments transférés en Subst
à orient. laire vers procès

turc:

<i>gel -diğ -i</i>	<i>muhakkak</i>	„le fait qu'il vient/ est venu est certain”
<i>gel -diğ -in</i>	<i>-i bil-iyor-um</i>	„je sais qu'il vient/est venu”
<i>gel -diğ -in</i>	<i>-de</i>	„au moment que/quand”
<i>gel -diğ -i</i>	<i>için</i>	„parce que...”
Verbe Nom Vb SuffPoss		

Segments transférés en Subst
orient. laire vers procès

C'est l'appartenance des segments à la catégorie substantif et leur orientation primaire vers l'action ou l'événement qui leur permettent de commuter ou de fournir des équivalents les uns des autres.

De même pour les relatives et leurs équivalents:

français: <i>le médecin</i>	<i>qui a acheté un livre</i> <i>na bumili n-ang libro</i> <i>kitab al-an</i>	<i>doktor</i>
tagalog: <i>ang doktor</i>		
turc:		

Segments transférés en Adj
orientés vers l'agent

français: <i>le livre</i>	<i>que le médecin a acheté</i> <i>acheté par le médecin</i> <i>-ng b-in-ili n-ang doktor</i> <i>the doctor bought</i> <i>doktor -un al -diğ -ı</i> MCasGén NVb SuffPoss	<i>kitab</i>
tagalog: <i>ang libro</i>		
anglais: <i>the book</i>		
turc:		

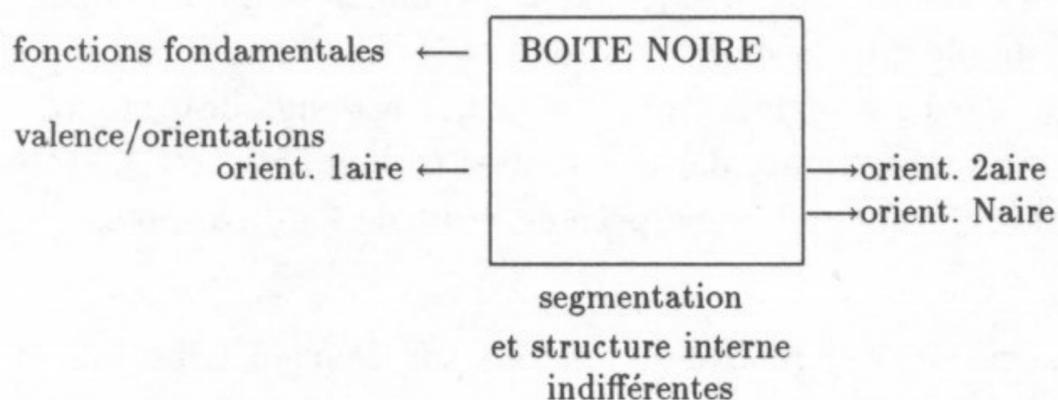
Segments en fonction épithétique
orientés vers le patient

français: <i>l'argent</i>	<i>avec lequel a été acheté le livre</i> <i>-ng i-p-in-ambili n-ang libro</i> <i>kitab -ı al -diğ -ı</i>	<i>para</i>
tagalog: <i>ang pera</i>		
turc:		

Segments en fonction épithétique
orientés vers l'instrument

c'est 1) l'appartenance des segments, complexes, à une catégorie ayant la fonction épithétique en commun, et 2) leur orientation primaire vers les différents participants caractérisés par des rôles différents, ou bien une orientation neutralisant les oppositions de rôles (turc), qui permettent à ces segments de fonctionner de manière équivalente. Cela, malgré la diversité des structures de ces segments entre exemples français (participes et stratégie à pronoms relatifs, c'est-à-dire avec pronominalisation + amalgame + déplacement en position (ex?) thématique, etc.), tagalog (marque unique *na/-ng* permettant de ne relater que le sujet, mais assortie d'un système proliférant d'opposition de voix verbales permettant de relater quasiment tous les rôles) et turc (participe pour les équivalents de relatives en QUI vs „noms complexes d'action” pour les équivalents de relatives autres que par QUI, et équivalents de complétives).

Ainsi, la connexion s'établit entre boîtes noires (entre relateurs et régimes, verbe régissant et régime, „antécédents” et segments épithètes) du fait de leur appartenance à des catégories définies par des caractéristiques externes relevant bien de la métaphore de la valence, fonction fondamentale et orientation, représentables de la façon suivante:

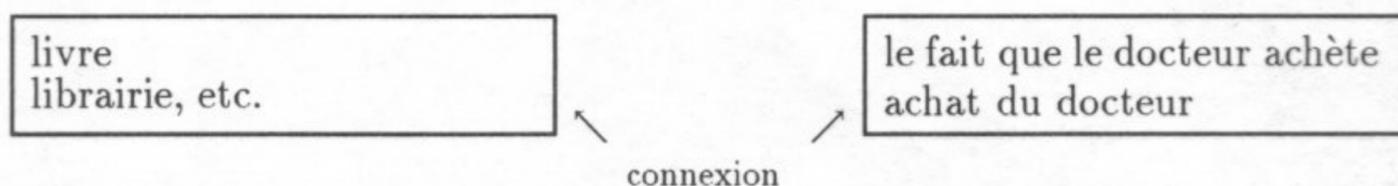


Le phénomène catégoriel (ou catégorique?) relève soit du lexique (appartenance du mot *demain* à une catégorie adverbe), soit de la dérivation¹¹ (*malheureusement*), soit de la construction syntaxique de syntagmes, propositions, etc.

Ces „boites noires” ne sont pas totalement opaques, et doivent également être décrites en termes:

- 1) d'accessibilité,
- 2) de temporalités de construction (l'appartenance d'un segment inanalysable à une catégorie, la création lexicale d'un mot ou les constructions syntaxiques ne renvoient pas à la même temporalité – temps où la langue se construit à l'insu du locuteur vs temps des opérations énonciatives),
- 3) d'intégrations des éléments constitutifs (intégration aux mots différenciellement marquée par les phénomènes de sandhi, d'harmonies vocaliques et consonantiques, vs intégrations aux syntagmes vs à la proposition, etc., marquées diversement, en partie par les phénomènes dits démarcatifs).

Ce qu'il y a de plus original dans la connexion n'est pas tant qu'elle soit „sans marque” – tout dépend de ce qu'on considère (à telle époque du développement des théories linguistiques) comme marque – c'est que les „relateurs”, i.e. les marques segmentales, soient analysés comme internes au segment (endocentriques, si l'on veut) et que la relation s'établisse „automatiquement” ou bien pas du tout entre tel et tel segment. Alors, ce qui permet ou non à la relation de s'établir, apparaît comme résultant des contraintes caractéristiques des catégories de segments (éventuellement complexes, résultant de translation), et ces contraintes sont variables d'une langue à l'autre. Ainsi, dans les exemples du turc, c'est ce qui permet à des segments orientés vers l'action (noms verbaux en *-diğ-*) de fonctionner comme déterminants dans les SN, équivalents des relatives autres que par *qui*:



¹¹ Sur le rapprochement d'une partie de la dérivation nominale ou adjectivale avec la voix verbale, en termes d'orientation primaire, cf. Lemaréchal (1989).

La relation existant entre nom en *-diğ-* et „tête” de syntagme est une „relation minimale” (dont le signifié se réduit à un simple „il y a de la relation” et le signifiant à la simple cooccurrence des deux segments dans un segment plus large qui les englobe), un fond sur lequel telle langue, ou telle structure, ajoute des contraintes (orientation, etc.): cette „relation minimale” – la connexion – constitue une espèce de bruit de fond cosmologique de toute relation syntaxique.

Moyennant des définitions des catégories, renouvelées, fondées sur leur distribution et donc moins exposées au risque d'ethnocentrisme, la théorie tesnièreenne articulant catégories/translation/connexion est d'une remarquable modernité. Des relations „naturelles”, „automatiques”: il y a là un programme dont la richesse n'est sans doute pas encore épuisée, non seulement du point de vue de la syntaxe, mais aussi de la cognition.

Bibliographie

- Bazin, Louis (1978): Introduction à l'étude pratique de la langue turque. Paris: A. Maisonneuve.
- Koch, Peter/Krefeld, Thomas (1993): Gibt es Translationen? – In: Zeitschrift für Romanische Philologie 109, 148-166.
- Lemaréchal, Alain (1983): Sur la prétendue homonymie des marques de fonction: la superposition des marques. – In: BSLP 78/1, 53-76.
- (1989): Les parties du discours. Sémantique et syntaxe. Paris: PUF.
- (1992): Extension possible de la notion d'orientation aux subordonnées complétives et à leurs équivalents. – In: BSLP 87/1, 1-35.
- Schachter, Paul/Otanes, Fe (1971): Tagalog Reference Grammar. Berkeley: University of California Press.
- Tesnière, Lucien (1934): Comment construire une syntaxe? – In: Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg 12/7, 219-229.
- (1953): Esquisse d'une syntaxe structurale. Paris: Klincksieck.
- (1959): Eléments de syntaxe structurale. Paris: Klincksieck.

NB: Les communications de P. Koch, Th. Krefeld, P. Lampertz, J. Perrot, au Colloque Tesnière de Rouen (19-21 novembre 1992) doivent paraître dans les Actes de ce colloque (titres définitifs non encore connus).